

**JEAN-YVES MASSON**

Ph. Raymond-Thimonga

Les livres de Philippe Raymond-Thimonga sont des pièges aimablement tendus à ses lecteurs pour subvertir leurs conceptions de la réalité. Ses romans doivent tous quelque chose au genre fantastique – mais le fantastique, s’il n’est jamais exempt d’angoisse métaphysique, oriente rarement celle-ci vers des considérations qui touchent à la mystique. Or je ne pense pas exagéré de dire qu’il existe un fond mystique dans les romans de Philippe Raymond-Thimonga, tous traversés par une interrogation sur la mort et par une même question sur le caractère réel ou illusoire de ce que nous appelons le temps. Ils sont nourris de lectures sur l’histoire des religions, et si l’on doit un jour les considérer dans leur rapport à l’époque qui les a vus naître, je crois que l’on pourra avancer qu’ils sont un acte de résistance face au retrait des questions spirituelles du champ des préoccupations intellectuelles de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Dans *L’Éternité de temps en temps*, le romancier s’est par exemple donné le plaisir d’inventer une religion (les Mystères d’Ozhir) ; dans son dernier roman, inédit à l’heure où j’écris ces lignes, et que j’ai eu la grande chance de lire, *Parmi les paysages*, des hommes qui ont *décidé* d’échapper à la mort prennent soin de bannir du château où ils vivent tous les livres relatifs à la religion, à l’image de notre temps qui fait de la prolongation de la vie humaine un but en soi et ne rêve que de survie purement matérielle (clonage, cryogénie...) ou virtuelle. Dans *Ressemblances*, la Mort elle-même

s'adresse à un personnage qui n'est pas le Christ (il ne semble pas avoir pris la peine, cette fois-ci, de naître et d'assumer une biographie complète), mais tout simplement Dieu prenant une apparence humaine, ou qui en tout cas est perçu comme tel, non sans que subsiste un doute minime qui déconcerte Satan lui-même...

On voit que les sujets de ces livres sont résolument à contre-courant, mais qu'ils ne sont pas pour autant dépourvus de malice, de jubilation, de savoir-faire ludique. De même, leur écriture est à contre-courant de la mode, et c'est pourquoi elle m'est précieuse, en un temps où les phrases de plus d'une ligne se font si rares. Cette écriture ample, qui s'autorise les parenthèses, joue volontiers de la juxtaposition surprenante des temps, débusque l'envers des apparences et sait pourtant en dire la splendeur, fait par exemple appel au poème en prose, jamais de façon gratuite, mais parce qu'à l'intérieur d'un récit qui se soumet de bon cœur aux contraintes de l'efficacité narrative, le travail du romancier consiste à produire dans la réalité des brèches, à opérer des fractures par où s'engouffre une temporalité différente : c'est cette fracture du temps que le recours à l'écriture poétique a pour fonction de manifester. Je ne crois pas me tromper en disant que, pour Philippe Raymond-Thimonga, seule la poésie peut exprimer l'envahissement de la conscience par le sentiment de l'éternité – phénomène qui survient à de rares moments privilégiés, « de temps en temps », comme le suggère le beau titre de son second roman, celui dont la structure reste pour moi la plus fascinante. C'est pourquoi aussi je crois que l'œuvre d'un tel romancier prouve que le roman et la poésie n'ont pas à être en guerre (tant de romanciers redoutent par-dessus tout la poésie, et tant de poètes regardent le roman avec méfiance) mais peuvent se nourrir l'un l'autre et mener le même combat. Encore faut-il considérer, bien sûr, que le roman n'est pas la pure description de ce qui est, que ce qu'on appelle le

réalisme ne représente qu'une part infime de l'art romanesque, que le roman peut au contraire créer son propre ordre de réalité, et inventer son référent.

J'ai découvert Philippe Raymond-Thimonga en 1988, lors de la publication de son premier roman, *Abel des Landes*, que me fit lire François Xavier Jaujard, notre ami commun et le dédicataire de *Ressemblances*, dont j'ai plaisir à citer le nom ici, car s'il y eut en son temps un vrai Lecteur sachant reconnaître les livres susceptibles de durer, de connaître une vie après leur parution, ce fut bien lui. Je lui dois donc cette découverte, que suivit une amitié. *Abel des Landes* est le livre le plus bourgeois de Raymond-Thimonga, celui aussi dont la virtuosité de construction est la plus manifeste. Comme ce sera le cas dans le récit central de *L'Éternité, de temps en temps*, intitulé *Tristan Nadir* (raison pour laquelle, sans doute, ce personnage figure d'avance parmi les dédicataires d'*Abel des Landes* !), un livre second est au cœur du récit, et le processus narratif opère leur fusion progressive, jusqu'à identité complète entre le roman intitulé *Adanaçar ou la vie au désert*, et *Abel des Landes*, le roman que nous sommes en train de lire. La fusion s'accomplit lorsque l'héroïne, qui a compris qu'elle était l'un des personnages du livre et que le récit qu'elle avait sous les yeux rejoignait toujours davantage sa vie présente, compte les pages qui lui restent à lire pour parvenir à la fin d'*Adanaçar* : il en reste exactement vingt-trois, tout comme pour nous, lecteurs d'*Abel des Landes*, qui en sommes à la page 138. Cette belle idée d'une relation mystérieuse entre la lectrice et le livre, cet effet de miroir, qui aboutit à ce que les deux personnages, Éthel, qui lit, et Emmanuel, qui est lu, se retrouvent à la dernière ligne du livre, n'est pas un effet de virtuosité gratuite, un jeu sur l'auto-référentialité de la littérature, même si l'on imagine bien qu'un tel livre n'aurait pas été possible sans une conscience de la nature spéculaire de l'écriture. L'aventure

d'Emmanuel nous concerne tous, et sa plongée à la recherche d'êtres disparus est une clé de ce roman qui met en scène, à travers l'enquête qu'il mène, une société plus ou moins secrète. Elle annonce celle que l'on trouvera dans *Parmi les paysages*, et en représente sans doute l'antithèse parfaite puisque les personnages de ce quatrième roman, (retirés dans un château dont les fenêtres ouvrent sur des paysages multiples, changeants et incompatibles), ont décidé de refuser la mort – tandis que les membres de la communauté à laquelle est initié Emmanuel sont voués à l'attente d'une métamorphose ultime, indistincte de la mort, mais présentée comme passage vers une autre dimension, vers l'envers du visible.

Ce n'est pas un hasard, je crois, si Raymond-Thimonga cite longuement les *Élégies de Duino* de Rilke en exergue de *L'Éternité, de temps en temps*. Je suis sûr que, comme moi, il a été frappé par la dixième élégie qui accompagne le mort au pays des Plaintes, par l'image du héros ou des jeunes morts qui traverse tout le cycle. Je ne pense pas qu'on puisse parler d'influence, mais d'affinités certainement, car un point essentiel de la pensée de Rilke est que l'oubli de la mort dans la fête foraine perpétuelle du monde contemporain correspond à une tromperie. Un autre aspect essentiel de sa pensée, que Rudolf Kassner, commentant Rilke, considérait comme profondément non chrétien chez lui, est que la vie et la mort sont les deux plateaux d'une même balance, que les deux sphères se complètent, s'équilibrent et se recouvrent. Je pense que les constructions en miroir, les effets de symétrie qu'affectionne Raymond-Thimonga dans ses deux premiers romans (mais aussi dans le dernier), trouvent leur sens dans une pensée de ce genre – et c'est pourquoi j'ai d'abord été surpris de le voir méditer dans *Ressemblances* sur une figure qui pour moi ne pouvait être que celle du Christ, mais qui en fait, je l'ai dit, est davantage le Père venu sur terre (il a d'ailleurs, cette fois-ci, choisi un nom de hasard et adopté le décor le plus banal

qui soit, une chambre d'hôtel dans une banlieue sans grâce).

*L'éternité, de temps en temps*, livre dont le titre admirable tient ses promesses, se révèle un ouvrage plus complexe dont la construction, d'une grande originalité, prolonge en fait *Abel des Landes*. Le mot de « roman » sur la couverture ne peut que déconcerter le lecteur qui a d'abord l'impression d'avoir affaire à un recueil de nouvelles. Mais ces nouvelles sont reliées entre elles par la récurrence de motifs et de personnages qui mettent notre sagacité à l'épreuve. Entre ces nouvelles, des blancs, de longs espaces que notre rêverie peut remplir (ou qui permettront peut-être au romancier de futurs récits). Comme il s'agit d'un livre éclaté, sa cohérence formelle est d'abord assurée par un procédé pleinement signifiant : au second récit, ou chapitre, (*La saison des combats*), le guerrier Sin-Char lance son javelot, lequel, au mépris de toutes les lois de la physique, monte verticalement vers le ciel, tel un défi lancé à l'absolu. À l'avant dernier récit du livre (*Voyageur*), la lance retombe, dans le même sens, la pointe en haut, et transperce le guerrier qui se confond avec elle : symbole d'une quête foudroyée, et d'un accomplissement glorieux que le lecteur n'est pas prêt d'oublier. Il s'agit donc d'une même nouvelle scindée en deux. Tandis que le javelot de Sin-Char monte vers le ciel, ou plutôt se dirige vers le zénith, nous sommes en train de lire le livre, pris dans les rets des histoires qu'il nous propose, et qui ne sont pas étrangères à l'expérience qui se déroule. Le cinquième récit du livre met en scène un personnage dont j'ai déjà dit un mot, Tristan Nadir, qui recherche un livre intitulé *Les Avenirs*. Le nadir donnant son nom au personnage est le point imaginaire de la sphère céleste opposé au zénith : il se situe au bout d'une ligne qui passe à la verticale de l'observateur et par le centre de la terre. Tandis que Tristan Nadir relate sa quête du livre, dont il n'existe pas deux exemplaires identiques, les stations de métro défilent et les panneaux publicitaires

montrent l'image énigmatique d'un javelot. *Les Avenirs* sont décrits par Tristan Nadir comme un livre discontinu, un « recueil de contes ingénieusement corrélés », comparable donc au livre que nous tenons entre les mains. La nouvelle suivante, *Voir le chat dormir*, évoque la description de la mystérieuse secte des adorateurs du Chat (ou plutôt de ceux qui veillent avec lui). Le sanctuaire du chat à Ozhir, sur un affluent du Guadalquivir qu'il est inutile de chercher sur la carte (à moins que ce ne soit vraiment le Genil ?), porte le nom d'al-Qotb, c'est-à-dire... le pôle ! La grande fête de l'année s'y célèbre à Midi au solstice d'été, quand le zénith et le nadir coïncident avec l'axe des pôles. Par la bouche de l'érudit qui travaille sur cette tradition, nous apprendrons que Sin-Char, le guerrier de *La Saison des combats*, était lié à cette tradition secrète : son javelot qui montait vers le Ciel ne défiait pas les dieux, ou plutôt, les défiant, il célébrait un autre dieu, qu'on peut je crois appeler le Temps, ou la Lumière, ou tout ce qui régit le monde des apparences, à quoi les fervents d'Ozhir accordaient leur vénération.

Ce livre « instable et nombreux » qu'est *L'Éternité, de temps en temps*, multiplie ainsi les pièges, les effets de miroir, les mystères. Le roman suivant, *Ressemblances*, presque une longue nouvelle, n'a pas la structure complexe des deux premiers livres, mais il en constitue de plus d'une manière un approfondissement et un commentaire : Dieu lui-même est las, ou plutôt intimement découragé par ce que les hommes ont fait de leur liberté. Nous sommes dans le domaine du conte, ou de la fable, que d'ailleurs je verrais assez bien portée au cinéma. Récit plus philosophique, ouvrant entre le divin, la religion, et les hommes des relations suggestives qui détermineront pour une part le livre suivant, *Parmi les paysages*, conte lui aussi, destiné à montrer que la vie sans la mort n'est strictement pas pensable. Dans *Ressemblances*, un être qui est *peut-être* Dieu éprouve le désir de mourir, et sa Mort l'attend, dans une chambre voisine, « sûre de ses pouvoirs

et de ses droits ». Et l'important n'est peut-être pas tant qu'il soit Dieu, mais qu'à sa seule vue la majorité des hommes l'identifient comme tel. Le personnage-clé du roman est sans doute, face à ce Dieu qui a choisi de s'appeler Vincent Lauze comme il aurait choisi de s'appeler Paul Dupont (ce nom, à la différence de tous les autres noms des romans de Ph. R-Th, ne recèle aucun effet de sens), le personnage clé est un cardinal, dépêché par l'Église. Relevons au passage qu'en dépit de ses fonctions éminentes, cet émissaire du Vatican possède chez lui le portrait d'un chat qui dort... Ce qu'il pressent, au risque de la plus parfaite hérésie (celle qui est depuis toujours permise quand on occupe le sommet de la hiérarchie...), c'est que « chaque civilisation rencontrerait, non pas le dieu qu'elle s'invente, mais *Celui* qu'elle peut atteindre, qu'elle se donne les moyens d'atteindre, c'est-à-dire que ne se lèveraient pas autant de dieux que de civilisations sur terre, mais vivrait un seul Dieu dont chaque peuple atteindrait un archipel, chaque homme une île, le Dieu par chacun rencontrable... C'est-à-dire, finalement, le dieu qui leur *ressemble* ». Telle est l'une des explications du titre, fournie par un homme d'Église dont l'apparition dans ce roman ne manque pas d'ironie (puisqu'il montre le désarroi qu'aurait l'Église à se trouver en présence de Celui au nom duquel elle parle, et qui dans le récit ne semble guère se soucier d'elle...), mais qui peu à peu s'avère un homme d'une grande intelligence, en somme, l'un de ceux à qui les Mystères d'Ozahir ne sont pas étrangers, et qui savent emprunter ces « très anciens sentiers » de la pensée spirituelle dont les institutions se sont toujours méfiées.

On comprendra pourquoi je parle de mystique à propos de cette œuvre romanesque étonnante, inclassable, dont je suis bien loin d'avoir ici exploré tous les détours. Elle suit « la trajectoire bizarre de certaines pensées dans le crépuscule » et tente de répondre au deuil que porte notre temps des vérités religieuses



arrêtées, des théologies à l'édifice conceptuel impeccable. On sait pourtant bien que celles-ci dégénèrent toujours en anathèmes. Dans *Ressemblances*, une ironie bien calculée veut que ce soit Satan qui s'inquiète le plus de la disparition du sacré. La religion poétique qu'invente Philippe Raymond-Thimonga invite chaque homme à créer le Divin, comme le présentait le Rilke du *Livre d'heures*. Sa science romanesque nous apprend que le Visage n'a pas qu'un seul regard et qu'il peut être tout près de nous, au coin de la rue, dans un square où jouent des enfants, sur un quai de l'île Saint-Louis à l'heure où le soleil embrase les vitres des vieux hôtels, ou dans un simple paysage... Il y a là une école de tolérance et d'humilité – et, j'en ai fait l'expérience, de vrais moments de rêve pour les lecteurs qui accepteront d'aller voir le chat dormir, en compagnie de Philippe Raymond-Thimonga.